

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Balzac et la possession du monde

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 6-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

BALZAC

et la possession du monde

Un souvenir me fait répondre à l'invitation de commémorer par quelques lignes le centenaire et cent-cinquante-tenaire de Balzac.

Il y a quinze années, j'habitais tout près du Père Lachaise et ma promenade du soir me ramenait au haut de la butte, sous les marronniers, devant la tombe de celui dont un personnage, mesurant Paris de cet endroit même, s'écriait : « A nous deux ! » Au bas de la pente, où confluent le Boulevard de Ménilmontant et la Rue de la Roquette, venaient expirer les mille bruits d'un printemps capiteux. Des artisans, des oiseliens, des marchandes d'herbes, des relieurs, des savetiers, notre concierge rubicond et bavard, tout un menu monde qu'on pouvait croire sorti des romans de Balzac, prenaient la fraîcheur embaumée devant les portes. Plusieurs de ces compagnons et commères se dirigeaient rue du Repos, vers un restaurant borgne et boiteux dont l'enseigne portait sur deux flèches, l'une dirigée vers la guinguette et l'autre vers le cimetière, l'invitation goguenarde :

On est mieux ici

... Qu'en face.

Plus bas, les débris de l'humanité essayaient de dormir derrière les murs épais de la Petite Roquette. Là-haut, Balzac n'essayait plus ; il dormait.

Il avait mesuré Paris et non seulement Paris, mais la France et le monde. Il avait « fait concurrence à l'état-civil » et mis au monde des milliers de personnages dont chacun représentait des milliers d'autres. Une vie était trop pauvre pour lui ; il vécut en cinquante ans un nombre prodigieux d'existences. Il ne voulait pas peiner en vain ; il rejetait les besognes qui ne pouvaient l'enrichir. On sait que s'il n'inventa point la machine à calculer ou

la presse hydraulique, il inventait à dix ans la plume à trois becs pour faire les pensums ; qu'à peine plus âgé, il se fit chiper par un professeur Jésuite son premier ouvrage, un *Traité de la Volonté* ! Voilà une vocation bien nette. Ni le Rouge ni le Noir, mais l'encre et le papier. C'est un idéal. Il en est de plus élevés, il en est de moindres. Mais tout idéal exige le sacrifice. Balzac jeune a pu croire qu'il suffisait de s'asseoir à une table et de noircir une page blanche. *Tabula rasa*. Un Cromwell illisible, des romans détestables, heureusement pseudonymes. Il apprit à ses dépens que le papier coûte cher et que les éditeurs ne sont pas des poètes. Qu'à cela ne tienne : le poète se fera éditeur, marchand de papier, fabricant de caractères. Résultat : une descente vertigineuse, 70.000 francs de dettes, le désert. Un homme fini.

Fini, Balzac ? Allons donc !

— Je suis l'auteur du *Traité de la Volonté* et je paierai jusqu'au dernier sou. Je ne mourrai pas ! Je défie le monde. Je raconterai les hommes à eux-mêmes ; je les connais maintenant. Je leur donnerai leur vrai portrait, ce qui est peut-être plus que de décrocher le feu du ciel.

Voyons cette révélation prométhéenne à travers quelques passages, tirés la plupart de ceux que Marcel Pobé réunit très heureusement dans son Balzac (*Le Cri de la France*).

Le portrait de lui-même

« Si l'artiste ne se précipite pas dans son œuvre comme Curtius dans le gouffre, comme le soldat dans la redoute, sans réfléchir ; et si, dans ce cratère, il ne travaille pas comme le mineur enfoui sous un éboulement ; s'il contemple enfin les difficultés au lieu de les vaincre une à une, à l'exemple de ces amoureux des féeries qui, pour obtenir leurs princesses, combattaient des enchantements renaissants, l'œuvre reste inachevée, elle périt au fond de l'atelier, où la production devient impossible, et l'artiste assiste au suicide de son talent. »

Balzac est cet artiste, avec tout ce qu'une vraie vocation exige de labeur effrayant. L'immensité de la conception transforme la vanité en orgueil. N'est pas grand celui

qui ne s'est pas senti écrasé par son sujet. N'est pas grand celui dont l'œuvre unique et universelle ne s'est pas dessinée dans son unité, dévorant une vie entière. « Il me faut trente ans », s'écrie Balzac. Il en aura vingt. Il écrit en courant, comme un désespéré. Mal, affirment en chœur les manuels. Cependant, on peut sauver de Balzac un nombre de pages équivalant à l'œuvre entière de plusieurs grands auteurs, et dont la perfection met en balance Rousseau, Chateaubriand et Flaubert. Lisez, par exemple, *La mort du Père Goriot*. Voudriez-vous qu'elle fût écrite par un autre que Balzac ?

Les lettres et les arts

En deux mots, le procès de la rhétorique et de « l'esthétisme » :

« Un ouvrier en phrases occupé d'ajuster des mots est bien ennuyeux. »

« ... C'est la mélodie et non l'harmonie qui a le pouvoir de traverser les âges. »

La « poêle aux articles » que découvre avec stupeur Lucien de Rubempré nous révèle les dessous de cet art tout puissant qu'on est convenu d'appeler la critique :

— Mais que peut-on dire contre ce livre ? Il est beau ! s'écria Lucien.

— Ha ! mon cher, apprend ton métier, dit en riant Lousteau. Le livre, fût-il un chef-d'œuvre, doit devenir sous ta plume une stupide niaiserie, une œuvre dangereuse et malsaine.

— Mais comment ?

— Tu changeras les beautés en défauts.

— Je suis incapable d'un pareil tour de force.

— Mon cher, un journaliste est un acrobate... etc...

Encore un aspect de la médiocrité humaine : celui que Péguy déplore en disant : « Ce qui est perdu pour les artistes, les héros et les saints est gagné pour les docteurs. »

Paris

« D'un côté les fraîches et charmantes images de la nature sociale la plus élégante, des figures jeunes, encadrées par les merveilles de l'art et du luxe, des têtes passionnées pleines de poésie ; de l'autre, de sinistres tableaux bordés de fange, et des faces où les passions n'avaient laissé que leur cordes et leur mécanisme. »

La politique

« En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que des individus. En voulant devenir une nation, les Français ont renoncé à être un empire. En proclamant l'égalité des droits à la succession paternelle, ils ont tué l'esprit de famille, ils ont créé le fisc. Mais ils ont préparé la faiblesse des supériorités et la force aveugle de la masse, l'extinction des arts, le règne de l'intérêt personnel et frayé les chemins à la conquête. »

L'ambition

Voici un tableau qui n'a guère changé :

... « Les sots veulent passer pour gens d'esprit, les gens d'esprit veulent être des gens de talent, les gens de talent veulent être traités de gens de génie ; quant aux gens de génie, ils sont plus raisonnables, ils consentent à n'être que des demi-dieux.

... « On se distingue à tout prix par le ridicule, par une affectation d'amour pour la cause polonaise, pour le système pénitentiaire, pour l'avenir des forçats libérés, pour les petits mauvais sujets au-dessus ou au-dessous de douze ans, pour toutes les misères sociales. Ces diverses manies créent des dignités postiches, des présidents, des vice-présidents et des secrétaires de sociétés dont le nombre dépasse à Paris celui des questions sociales qu'on cherche à résoudre.

Aujourd'hui, Balzac ajouterait à ce tableau les femmes et les jeunes gens — voire les enfants — et mettrait le tout sous le contrôle de l'état. L'océan du fonctionnarisme recueille les torrents des ambitions.

L'argent

Les avares ne sont pas tous de la catégorie du père Grandet ou d'Harpagon, qui meurent en extase dans la contemplation de l'or.

« Les avares ne croient point à une vie à venir, le présent est tout pour eux. Cette réflexion jette une horrible clarté sur l'époque actuelle, où, plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les mœurs. Institutions, livres, hommes et doctrines, tout conspire à miner la croyance d'une vie future, sur laquelle l'édifice social est appuyé depuis dix-huit cents ans. Maintenant le cercueil est une transition peu redoutée. L'avenir, qui nous attendait par-delà le Requiem, a été transposé dans le présent.

Arriver per fas et nefas au paradis terrestre du luxe et des jouissances vaniteuses, pétrifier son cœur et se macérer le corps en vue des possessions passagères, comme on souffrait jadis le martyr de la vie en vue de biens éternels, est la pensée générale ! pensée d'ailleurs écrite partout, jusque dans les lois, qui demandent au législateur : Que paies-tu ? au lieu de dire : Que penses-tu ? Quand cette doctrine aura passé de la bourgeoisie au peuple, que deviendra le pays ? »

Grandeur et misère de Balzac ! Profondeur du coup de sonde et misérable usage du trésor qu'il en retire ! Ou bien le féliciterons-nous de ne voir, comme suprême méfait de l'argent, que la ruine de l'édifice social ?

Le monde

... « Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. »

... « Le monde bannit de son sein les malheureux comme un homme de santé vigoureuse expulse de son sein un principe morbifique. »

... « Quiconque souffre de corps ou d'âme, manque d'argent ou de pouvoir, est un paria. »

... « Si le monde tolère un malheur, n'est-ce pas pour le façonner à son usage, en tirer le profit, le bâter, lui mettre un mors, une housse, le monter, en faire une joie ? »

... « Quelque mal que l'on te dise du monde, crois-le. Il n'y a pas de Juvénal qui puisse en peindre l'horreur couverte d'or et de pierreries. »

... « Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laissez crever à chaque relais. Vous arriverez au faite de vos désirs. »

Pascal considérant l'homme n'est pas allé plus profond que Balzac considérant les hommes. Hélas ! il aurait fallu à ce clinicien une autre lampe que celle du laboratoire, une autre lumière que son intuition psychologique. Les terribles jugements qu'on vient de lire, auxquels il manque le frémissent des causes suprêmes pour sonner d'un accent prophétique, sont inspirés — qui l'eût dit ? — par les théories classificatrices de Buffon et de Geoffroy Saint-Hilaire.

... « La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? »

« *De materia disseruerunt, vint et causam efficiendi reliquerunt*, dit Cicéron en parlant de Démocrite et d'Épicure. C'est la rançon du matérialisme. Par tous ses sens et son intelligence géniale, Balzac voit agir les hommes et n'aboutit qu'à définir des espèces sociales. Au plus profond, il voit seulement que le mal domine dans le genre humain, sans découvrir, comme Pascal et Mauriac, que si la misère de l'homme est d'être privé de la grâce divine, sa grandeur est de n'en pas être incapable.

L'amour et les femmes...

Balzac a voulu l'un et les autres comme partie intégrante et nécessaire de son bonheur humain. Il a rencontré la femme maternelle et compatissante, la coquette cruelle et méchante, l'étrangère mystérieuse et impossible. Où trouver, sur de telles expériences, son dernier mot ? Celui-ci peut-être :

...« Voilà, mon cher, comment je me perdis. Il suffit à un jeune homme de rencontrer une femme qui ne l'aime pas, ou une femme qui l'aime trop, pour que toute sa vie soit dérangée. Le malheur engloutit nos forces comme le bonheur éteint nos vertus. »

Ou bien :

... « L'amour est un faux-monnayeur qui change continuellement les gros sous en louis d'or et qui souvent aussi fait de ses louis de gros sous. »

Une étincelle dans les ténèbres :

... « Au près des âmes souffrantes et malades, les femmes d'élite ont un rôle sublime à jouer, celui de la sœur de charité qui panse les blessures, celui de la mère qui pardonne à l'enfant. »

Mais ce nouveau La Rochefoucauld soupçonne à peine l'existence d'un amour infiniment plus profond et bien-faisant, enraciné dans l'amour d'un Dieu crucifié.

Arrêtons cette glane parmi la moisson immense. Balzac a moissonné le monde entier, mais pas, comme Claudel, pour le rendre à son Créateur. Il tombe exténué, le front en sueur, une lourde gerbe rugueuse entre ses bras.

Tout auteur, *volens nolens*, se raconte dans son livre et, s'il en a écrit cent, dans chacun de ses livres. La *Peau de chagrin* est peut-être la meilleure mesure de Balzac.

Raphaël de Vincent, à la veille de se jeter à la Seine par désespoir, reçoit d'un antiquaire centenaire et maniaque un talisman miraculeux, une peau de chagrin qui se dilate en fonction de ses désirs et se rétracte chaque fois qu'un désir est assouvi. Raphaël convoite la richesse rebelle et une coquette inflexible : la peau de chagrin déborde son cadre. Coup sur coup, un héritage le fait millionnaire et un autre amour, possédé et partagé, le rend fou. La peau se réduit aux dimensions d'une feuille de pervenche. Toute la science du monde ne parvient pas à lui rendre sa première étendue ; la chimie capitule, une presse hydraulique saute en morceaux. Raphaël mène une vie de renoncement jusqu'au jour où, vaincu par la passion, il meurt entre les bras de celle qu'il aime.

La femme aimante, explique l'auteur, c'est le mensonge, une forme dans la flamme, un rêve, un nuage. La femme coquette, c'est la société.

Balzac idéaliste épouse les nuages. Balzac réaliste n'a gardé de toutes ses conquêtes que la princesse Hanska, et celle-là lui manque à l'heure de la mort.

La fortune a passé plus tôt qu'elle n'est venue. La santé a fui. La Comédie Humaine n'est pas terminée. Le cœur fait mal. Le poumon, le foie, tout fait mal.

Reste la souffrance, seule compagne fidèle.

Resterait le crucifix.

Mais quand le prêtre vient, Balzac ne le voit pas, ne l'entend pas. L'huile sainte coule sur un corps insensible.

Et l'âme ? Mystère.

La gloire ? Fumée après la mort, comme celle qui s'élève, à l'automne, du champ dévasté.

Balzac repose au Père Lachaise.

Et le meilleur cadeau que nous puissions faire à ce géant que le monde n'a pas rassasié, c'est peut-être, par une humble prière, de lui obtenir plus tôt ce qu'il désirait sans le savoir : le « Credo entier des choses visibles et invisibles ».

Marcel MICHELET